



Léo parti Ferré revient ...sur le marché où fleurissent livres et disques hommages

On ne peut nier que la mort fait parfois vivre... les suivants ; à commencer par les éditeurs qui se frottent les CD et qui enfouissent leurs presses.

■ « Poète, vos papiers » par Madeleine Ferré (CD Columbia, ré-édition Odéon).

Exhumée d'une cave (qui sait, de St Germain-des-Prés ?) Madeleine Ferré remonte du fond des « fifties », du temps où elle avait le privilège et la charge de partager l'existence de ce poète de Léo et de ses animaux, dont quelques vaches maigres ou enragées.

Déclamés à l'ancienne, façon « méllo », ces vers s'échappent, comme une brassée de grenades en fleur d'un recueil au vitriol « Poète, vos papiers » paru en 1956, et qui augurait déjà de la dimension littéraire de son auteur, Léo Ferré.

Magie des mots que l'on n'attend pas au tournant de l'hémistiche, force et beauté de la langue ferréenne...

Ceux-là, en six ou douze pieds, ont été « remastérisés » à partir d'un disque Odéon, que distillent au prix fort quelques brocanteurs de vinyls, et il faut l'entendre comme un émouvant document qui restitue, dans le creux de l'oreille du cœur la voix d'une égérie sans doute, et celle, troublante, d'un ami disparu, Léo qui introduit ces poèmes, et les ponctue de deux chansons de l'époque dont l'inédit et azuréenement ravageur « L'Eté s'en fout ».

■ « La Chanson du Bien-Aimé » de Dominique Lacout et Didier Barbelivien (album photos/textes, éditions du Rocher/Monaco).

Figer le temps, son temps, c'est ce qu'ont tenté de faire, Josués modernes aux flèches de gélatine,

Dominique Potron et Didier Minet, des « potes » du bout de la route, qui se sont fabriqués, vite brochés, en deux D, un album de famille à un franc la page, et qui récupère le sujet entre papa et maman monégasques, dès l'âge de ses culottes courtes et du charleston, et ne le lâchent pas d'une image jusqu'au soupir final. Il faut bien que « les morts vivent » chantait Léo de son vivant !

De « La Chanson du Mal Aimé » (Guillaume Apollinaire/Léo Ferré) créée et dirigée par l'auteur à l'opéra de Monte-Carlo en 1954, à sa vie de famille en Toscane, ces échantillons du Ferré frappé nous servent deux centaines de pages de brochures-photos où s'empile sa vie... et la leur dans son ombre.

Que chacun découvre et juge de l'intérêt des textes de présentation qui se partagent « l'ami » (« Léo » pour l'un et « Ferré » pour l'autre). On pourra toujours « vertiginer » sur le titre « La Chanson du Bien-Aimé » qui risque de déranger du monde en bas.

■ « Philippe Léotard chante Léo Ferré » (CD Columbia).

Le cas Léotard est plus délicat.

Il est indubitable qu'il aime et qu'il a aimé Léo, ses sataniques pompes et ses œuvres. Comme on pourrait dire à la Très Grande Bibliothèque nationale, « l'enfer est pavé de bonnes inspirations ».

Ici, le souffle est un peu court et l'élocution débridée. Léo Philippe-sur-le-Tard égrène « l'anaran » avec conviction mais un peu dans le désordre. Le langage du cœur n'est pas forcément celui de la rigueur et sa « mer » perd un peu la « mémoire » quand « Mr William » « chante pour passer le temps » ; le « bateau espagnol » tangue « un air

anglais », là où « the nana » fricotait « avec le temps » « dans les banques » des amours que « vivent les hommes » sur les canapés des bordels rebaptisés « Eros centers » et où ne jazzent plus les pianolas, sinon synthétisés.

Il n'empêche que l'hommage est profond et qu'il a le culot de couvrir la voix de Léo un instant dans nos mémoires, avec l'aide du soufflet de Philippe Sevrain, qui nous met un coup de « piano du pauvre » dans les étiquettes, tandis que, ce « pauvre Rutebeuf » s'en balance au gibeau du temps passé.

■ « L'Unique et sa Solitude » Christine Letellier (éd. Librairie Nizet).

Christine Letellier, on la garde pour la bonne bouche.

Jeune enseignante à Rouen, elle a dédié sa plume de maîtrise à « L'Unique et sa Solitude », le titre qu'elle a tenu à donner à l'ouvrage qu'elle a fait paraître en librairie, se référant autant à Léo, qu'elle a plutôt bien analysé, cerné, dans l'isolement de son esprit, de sa poésie, qu'au Dr Caspar Schmidt (1806-1856) alias Max Stirner, auteur de « L'Unique et sa Propriété », la « bible » des anarchistes.

Le poids des mots, le style de l'homme contemporain et lucide, poète jusqu'au fond de ses tripes surréalistes, n'ont pas échappé à l'analyse letellière d'une œuvre dont l'auteur, Léo, lui a dédié ces mots :

« Je lui donne ce texte (p.291 : « Je suis un révolté permanent... ») qui signifie bien, je pense, sa façon d'avoir « étudié » et son plaisir, avec le mien, de prolonger son cœur et son savoir dans la pratique courante et appréciable de l'intelligence... Rare ! ».

Jean-Paul FOURNIÉ